

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

Train de plaisir

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

DEUXIÈME PARTIE

SIX

NOUVELLES NOUVELLES

TRAIN DE PLAISIR

Elle a dit négligemment la veille en quittant le salon pour rentrer chez elle, à l'heure du coucher :

« Si ce beau temps-là continue, j'ai grande envie d'en profiter demain pour aller à Mortcerf embrasser ma tante Élise.

— Ce n'est pas sérieux ? a répondu son mari.

— Très sérieux.

— Vous ferez 160 kilomètres pour cela ?

— Vous oubliez, mon ami, que ma tante est ma marraine, qu'elle m'a élevée, ou peu s'en faut ; que je lui dois d'autant plus d'égards qu'il vous a plu de vous brouiller avec elle...

— On ne fait pas quarante lieues pour embrasser une vieille tante.

— Si, mon ami, on les fait, et de grand cœur, quand cette pauvre vieille vous aime, qu'elle est respectable entre toutes, et... si cette raison vous paraît plus concluante que les précédentes, lorsqu'elle a soixante-quinze mille livres de rentes et que l'on est son unique héritière.

— Vous auriez bien dû choisir un autre iour. J'ai précisément invité à dîner Lucien et sa femme; je ne puis ni leur écrire de ne pas venir, ni les recevoir sans vous.

— Qu'à cela ne tienne! Je partirai à 9 heures par l'express de Cherbourg qui arrive à Bueil à 10 heures 40. Je serai à Mortcerf à 11 heures. J'y déjeunerai et prendrai à 3 heures 35 le train qui m'amènera à Paris à 5 heures. Nous dînons à 7 heures et demie. J'ai, vous le voyez, plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller et revenir. Je voudrais voir une fois encore tous ces pauvres arbres qui vont mourir.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Quelle idée!

— Pourquoi pas? Nous ferons une partie charmante.

— Charmante... pour qui?

— Pour tous deux, je pense. Nous voyagerons comme des amoureux. On nous portera envie tout le long du chemin.

— Croyez-vous?... Pauvre ami!... Vous avez gardé malgré vos cheveux gris une fraîcheur d'illusions incomparable.

— Ce n'est pas un madrigal, cela, vous savez?

— Ma tante Élise, avec laquelle vous êtes au plus mal, tomberait frappée d'apoplexie si elle vous voyait arriver comme cela, à l'improviste.

— Si j'en étais certain!...

— Voilà de ces plaisanteries que je déteste.

— Aussi, je ne plaisante pas, je vous assure. Enfin!... partez, si vous croyez ce voyage utile; mais revenez exactement pour le dîner. Je ne veux pas désobliger Lucien.

— En êtes-vous coiffé de votre Lucien! Quand on le ferait un peu attendre, serait-ce donc un bien grand malheur?

— Ce serait un grand malheur puisque cela me serait désagréable. Je ne sais pas ce que le pauvre garçon vous a fait, mais vous devenez blême chaque fois qu'on vous en parle. Faites-lui meilleur visage pour l'amour de moi.

— On sait rarement pourquoi les gens vous plaisent ou vous déplaisent. On n'est pas toujours maîtresse de ses sentiments.

— C'est sa femme qui vous monte la tête... je le parierais.

— Et vous perdriez. Nous ne parlons jamais de lui.

— Enfin, partez, puisque le cœur vous en dit. Puisse le baiser que vous allez recevoir vous dédommager des quarante lieues que vous allez faire.

— J'y compte. »

L'accent convaincu avec lequel cette réponse fut faite mit le baron en belle humeur. Les baisers de la tante Élise lui inspirèrent des plaisanteries féroces, absolument inédites, sur les vieilles filles.

La baronne se retira dans sa chambre et s'y barricada.

Il a dit négligemment à sa femme, au sortir de table, après un charmant petit dîner en tête-à-tête :

« Le temps a été splendide aujourd'hui. Ce sont des jours de grâce que l'automne nous accorde. Si le ciel est aussi bleu demain matin, j'ai grande envie d'en profiter pour aller à Dreux.

— A Dreux?... Pourquoi faire?

— Je vous ménage une surprise.

— Une surprise!... Ah bah!... De quoi s'agit-il?

— Ne m'interrogez pas. Ce serait m'enlever le plaisir que je me suis promis.

— Une surprise!... Savez-vous bien que de Paris à Dreux il y a 82 kilomètres?

— Ne voilà-t-il pas une grande affaire. J'irais à 820... à 8,200... à 82,000 kilomètres, pour trouver ce que je vais chercher. Et puis l'hiver arrive au galop et j'ai soif de verdure. Dans quinze jours nous ne verrons plus d'arbres que dans les cheminées. Comme c'est triste cela!...

— Veux-tu que j'y aille avec toi, à Dreux, dis?

— Impossible. Puisque je te ménage une surprise, comment veux-tu que je t'emmène?

— Bah! Je fermerai les yeux quand tu me le diras.

— Tu n'aurais qu'à les entr'ouvrir, cela ferait une jolie affaire! Et puis, on nous prendrait pour des amoureux; cela ferait échouer tous mes projets.

— J'y pense!... Comment vas-tu faire? Nous dînons demain chez les Roncherolles.

— Comment?... comment?... Tu es sûre de cela?

— Absolument sûre.

— Quel ennui! J'avais tout à fait oublié ce dîner. Tu es certaine que nous avons accepté?

— C'est toi qui as écrit.

— C'est vrai. Qu'est-ce que tu veux!... j'en serai quitte pour partir plus tôt. Le train de 8 heures 50 minutes me conduira à Dreux en

1 heure 40 minutes; je déjeunerai à l'hôtel Rotrou et je reviendrai.

— Après la surprise?

— Après la surprise... par le train de 3 heures 30 minutes. Je serai de retour à 6 heures 5 minutes et les Roncherolles ne dînent qu'à 7 heures et demie. Tu es certaine que nous ne pouvons pas nous dégager?

— Impossible! Ce serait très malhonnête pour Constance.

— S'il n'y avait que cela!...

— Je n'aime pas que tu me parles ainsi de ma meilleure amie. Que t'a-t-elle fait? De quoi lui en veux-tu? On ne peut pas prononcer son nom devant toi sans te faire blêmir.

— Sait-on pourquoi l'on aime ou n'aime pas les gens? Elle a les cheveux d'un blond qui m'agace.

— Voilà une belle raison! Je t'en prie, fais-lui meilleur visage à l'avenir... pour l'amour de moi. C'est son mari qui te monte la tête contre elle.

— Je t'assure que nous ne prononçons jamais son nom.

— Enfin, pars, puisque tu en meurs d'envie. Et... et... et tu me jures que tu me ménages une surprise?

— De quoi te faire tomber de ton haut.

— Et je saurai ce que c'est?

— Cela dépend. On ne réussit pas à tout coup.

— Je n'ai jamais été plus intriguée. »

Il va sans dire que la petite baronne de Roncherolles est adorable entre les plus adorées. Je ne vous parlerais pas d'elle sans cela.

La nature a pris plaisir à mélanger pour la parfaire : l'or, la nacre, la pêche, le corail rose, le satin, l'ivoire, l'ambre, la rose-thé; tout ce qui est frais, souple, harmonieux, ondoyant, caressant, embaumé; tout ce qui trouble; tout ce qui enivre.

Si vous la voyiez comme je la vois en ce moment, lorsque je ferme les yeux, noyée dans la batiste et la dentelle, certes, vous ne pourriez plus sortir de votre rêve. Ses lourds cheveux nattés se tordent sur l'oreiller, comme deux serpents d'or qu'une charmeuse apprivoise. Sur ses bras à demi nus, elle appuie son front blanc. Ses lèvres ébauchent des sourires troublants. Les fiers contours de sa bouche donneraient le vertige à Joseph, vainqueur de la chair. La veilleuse, qui brûle discrètement au chevet de la dame, allume dans ses yeux grands ouverts deux étincelles. De quart d'heure en quart d'heure, la petite baronne de Roncherolles consulte sa montre. Trouvant la marche des

aiguilles trop lente à son gré, elle se soulève à demi et regarde la pendule. Les rideaux sont demeurés ouverts. Rien n'indique l'approche du jour. Les étoiles paresseuses s'attardent en chemin. A quoi pense donc le soleil? Ne sait-il pas que la petite baronne l'appelle? Ah! si elle vous attendait avec la même impatience, vous qui me lisez, que de prodiges n'accompliriez-vous pas pour la rejoindre? Plusieurs fois elle a bondi hors de son lit, et, courant à la fenêtre, elle a appuyé son front brûlant sur la vitre froide, afin de s'assurer qu'aucune menace ne montait à l'horizon. Le temps n'a que de bonnes promesses; mais qu'il marche lentement, mon Dieu!

Lucien de Villeroze a trente-six ans : un fier âge! au dire de tous ceux qui ne l'ont plus. C'est un joli cavalier, parfait en tous points. Je me serais bien gardé sans cela de vous le présenter. Je ne commettrai toutefois pas cette erreur de vous faire son portrait. Les hommes s'en soucieraient peu et les femmes ne trouvent bien qu'un homme à la fois... je parle des femmes comme il faut, cela va sans dire. Je courrais donc risque de nuire à mon héros en précisant des perfections qui pourraient fort bien n'être pas de votre goût.

S'il a fermé les yeux cette nuit, ce n'était pas qu'il cherchât le sommeil. Sa pensée plus recueillie, les volets clos, prenait ses ébats sur la route de Granville.

La nuit est aux cloches; leur bruit survit seul au jour. Les carillons se succédèrent sans relâche. Après que la pendule de Lucien eut sonné lentement, de minuit à six heures, ses trente-trois coups, régulièrement précédée par la pendule du salon, qui avançait, suivie de loin par celle de Sophie de Villeroze, qui retardait, escortée par l'horloge de la mairie voisine et celle de la paroisse, après que la montre, à chaque instant consultée, eût sonné patiemment les heures et les quarts à trente ou quarante reprises, après qu'eut tinté l'*Angelus*, à l'horizon subitement éveillé, l'aube parut enfin, saluée par le crépitement agaçant d'un réveil-matin que notre héros avait acheté pour la circonstance.

La sonnette de Sophie de Villeroze fit alors entendre un appel frénétique, se trémoussant au bout de son cordon, comme un pendu récalcitrant, unissant ses appels à tous les drelindindinages de la maison et du quartier. La femme de chambre accourut effarée. Elle trouva sa maîtresse debout, et remarqua que l'on avait ouvert les volets soigneusement fermés par elle la veille.

« Frappez vite à la porte de monsieur, Julie; dites-lui, de ma part, qu'il est temps qu'il se lève. S'il hésite, vous lui ferez remarquer combien le ciel est bleu et vous ajouterez : « Madame espère que monsieur n'oubliera pas la surprise. »

M^{lle} Julie revint presque immédiatement annoncer à madame qu'elle avait trouvé monsieur rasé à fleur de peau, habillé, ganté, la canne à la main, le cigare aux lèvres; ce qui fit sourire madame et parut lui causer une joie absolument hors de proportion avec l'incident.

Tandis que Lucien de Villeroze se dirige vers la gare Montparnasse, la petite baronne de Roncherolles se rend à la gare Saint-Lazare. Elle n'a pas voulu que l'on attelât, « heureuse de respirer ce bon air frais du matin, trop dédaigné ». Son pas, qu'elle modère avec peine, résonne sur la chaussée avec un bruit joyeux de castagnettes. Sa toilette, quoique sombre, quoique simple, semble dire : « Mais regardez donc tous les trésors que j'abrite. Saluez, bonnes gens; voilà la perfection qui passe ! » Elle laisse derrière elle une traînée de parfums et d'ivresse qui donne le vertige aux passants.

« Que c'est bon, la vie ! se dit-elle, et que la nature est belle ! »

Voyez-la sourire à toutes choses : aux ouvriers qui vont à leur ouvrage « et qui ont vraiment l'air bien honnête » ; aux marchands qui, les mains dans les poches, sur le seuil des boutiques, la regardent passer ; aux vieux, parce qu'ils ont l'air vénérable ; aux jeunes, parce qu'ils ont l'air bon. Elle aurait voulu embrasser tous les petits enfants, offrir ses services à tout le monde. Il y a de ces heures pendant lesquelles le malheur surmené se repose, et où tout en profite et se transforme. Le fait est que ce matin-là les ruisseaux chantaient le long des trottoirs ; des buissons embaumés cachaient le pied des bornes ; sur les murs, les affiches avaient d'harmonieux accouplements de mosaïque, et des pur-sang, descendants incontestés de Pégase ou de l'hippogriffe, traînaient, fiers et fringants, les omnibus pleins de beau monde et les charrettes remplies de fleurs qui se rendaient aux halles.

Lucien a eu beau suivre les chemins les plus fantaisistes, adopter un pas de paralytique, prêter un intérêt factice à l'éclosion de tous les étalages en gésine, il a de beaucoup devancé l'heure ; et le voilà devant la gare, fort embarrassé de sa personne. Il entreprend sur les trottoirs de la rue de Rennes une longue suite

de promenades indécises, qui tiennent en éveil les gardiens de la paix et font naître dans le cerveau des demoiselles de boutique, mille amoureuses turlutaines. Mais, enfin, l'heure approche. Lucien court à la gare, persuadé qu'il est en retard et qu'il va manquer le train. Il se faufile entre les voitures, et risque dix fois sa vie pour atteindre vingt secondes plus tôt l'autre côté de la chaussée. Voitures et gens lui barrent le chemin. Les voyageurs de la ligne de Versailles qui viennent d'arriver, courent dans tous les sens, en quête, les uns, d'une voiture ou d'un journal du matin, les autres, d'une place dans l'omnibus ou d'un cigare.

Lucien impassible remonte le flot, accablé d'injures, bourré de tous les côtés. Peu lui importe. Encore un effort et l'obstacle sera franchi... le guichet n'est plus qu'à deux pas. Il se précipite, et lance un louis sur la tablette, devant le bureau.

« Une première pour Dreux, » dit-il en s'essuyant le front. Mais la vitre est close et ce n'est qu'au bout d'un interminable quart d'heure qu'il peut renouveler sa demande :

« Une première... Dreux.

— Dreux... première : Dix, dix. Si vous avez deux sous, je vous rendrai dix francs.

— Tiens ! te voilà, toi ?... Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda à Lucien consterné, un gros

garçon de vingt-cinq ans, en lui frappant sur l'épaule.

— Tu le vois, je prends un billet.

— Pour ?

— Pour la ligne de Granville.

— Cela saute aux yeux. Moi, je vais à Dreux.

Et toi ?

— Je ne sais pas encore où je m'arrêterai.

— Tu voyages sans but ?

— A peu près.

— Alors je ne te quitte pas. On t'a rendu dix francs en échange de dix centimes ; le prix de ta place m'indique où tu vas... où nous allons.

— Je t'assure...

— Puisque tu descends à Dreux, tu ne me feras pas l'injure de loger ailleurs que chez moi.

— Je ne fais que traverser la ville.

— Bon !... tu la traverseras après le déjeuner.

— Cela m'est impossible.

— Je me cramponne à toi. Je te présenterai à ma famille... de braves gens... pas forts, mais de bonne humeur. On est très gai à Dreux. J'y connais tout le monde.

— Je te dis que je ne m'arrête pas à Dreux.

— Nous verrons bien. »

Lucien est au comble de l'exaspération.

« Je désire voyager seul... Comprends-tu ?
Seul, seul, seul.

— Si je comprends? Certainement, oui. Il s'agit d'une histoire de femme. Ça me connaît.

— Je t'assure...

— Je te viendrai discrètement en aide. On n'est jamais trop de deux dans ces cas-là.

— Si tu me suis, je t'étrangle.

— Qui parle de te suivre. Je t'accompagne, c'est bien différent. »

Lucien trouve moyen de se perdre dans la foule. Il regagne la rue de Rennes, se jette dans une voiture et se fait conduire... n'importe où.

« Je partirai à 9 heures 45 minutes, se dit-il. Je serai à Dreux à midi 7 minutes. J'arriverai à temps ».

La petite baronne de Roncherolles a pris la route de Cherbourg. A Bueil elle est descendue. L'horloge de la gare marquait 10 heures 40 minutes. Elle s'est résolument mise en route pour Mortcerf, à pied, trottant sur le bord de la route dans l'herbe et le trèfle, cueillant aux buissons des mûres acides et rêches, auxquelles elle trouve un goût d'ambrosie très prononcé. Dans les champs hérissés de fêtus, les lourds chariots vont et viennent. C'est la moisson que l'on engrange. Le foin fraîchement bottelé que l'on promène remplit l'air d'une odeur qui enivre. Les grands bœufs immobiles sous le joug, sui-

vant ces trésors d'un œil de convoitise, bavent à qui mieux mieux.

Elle n'a pas un instant à perdre, la petite baronne de Roncherolles; aussi met-elle un quart d'heure à peine, pour arriver à Mortcerf. La tante Élise, qui l'a vue venir de loin, a fait quelques pas au devant d'elle et n'en peut croire ses yeux.

« Comment, te voilà, filleule!... Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? La voiture serait allée te chercher à la gare. Mon Dieu!... mon Dieu!... Pourvu que nous ayons de quoi te donner à déjeuner! Françoise... Firmin... voilà ma nièce qui vient me demander à déjeuner. Vite! vite! mettez son couvert. Moi, je déjeune d'un œuf, tu comprends. On va tordre le cou à une volaille et faire sauter un lapin. Il nous reste du filet d'hier... il était parfait. Aimes-tu le chapon dans la salade? »

La petite baronne fait énergiquement signe qu'elle n'en veut pas manger.

« On n'en mettra pas, mais c'est un tort. Viens donc, filleule, que je t'embrasse encore. On ne se lasse pas de te regarder; ça vous fait du bien aux yeux. Tu n'as donc pas encore fini d'embellir? Je vois qu'il t'a permis de venir, ton sacripant de mari. Je l'en remercie, mais je le déteste. Ne me parle pas de lui, surtout. Tu me restes quelques jours, n'est-ce pas?

Huit... dix... vingt... trente jours; plus si tu le veux. Tu es ici chez toi, petite; absolument chez toi. »

Et la tante Élise parle, parle ainsi tout le temps sans que sa nièce trouve moyen, entre deux phrases, de placer une parole. Aussi tombe-t-elle de son haut, la pauvre vieille, lorsqu'à une heure sonnant elle la voit qui se recoiffe.

« Tu veux que nous nous promenions? demande-t-elle anxieuse.

— Il faut que je reparte.

— Partir!... mais tu es à peine arrivée.

— Mon mari ne m'a donné que quelques heures.

— Ah! le bandit! Je reconnais bien là ses procédés. Mais je suis décidée à la révolte. Tu ne partiras pas. Je ne t'ai encore rien dit des mille choses que j'ai à te conter. »

Ce ne sont ni une, ni dix, ni cent, ni mille tantes Élise qui parviendraient aujourd'hui à retenir la petite baronne de Roncherolles. Sa marraine a fort sagement fait de modérer son émotion, car, plutôt que de manquer le train de 1 heure 30, elle l'eût impitoyablement abandonnée sur la route, si la fantaisie lui avait pris de s'y trouver mal.

A 1 heure 25, la voyageuse entre dans la salle d'attente. Il est successivement 1 heure 26,

1 heure 27, et 28, et 29, et 30... et 31... et 32!...
Le train n'arrive pas! La pauvre petite vous eût fait pitié.

« Monsieur, demande-t-elle au chef de gare, est-ce que votre horloge va bien?

— A merveille; oui, madame.

— Est-ce que le train ne va pas arriver?

— Les trains arrivent toujours.

— Oui, mais celui-ci est en retard.

— De peu de chose. (La petite baronne eut un instant d'indignation.) On signale dix minutes de retard à Pacy.

— Dix minutes!... Bonté divine!... Alors tout est perdu, se dit-elle, et j'en mourrai! »

Elle devint si pâle, que le chef de gare en eut pitié.

« On regagnera probablement cinq minutes entre Pacy et Bueil.

— Ah! Vous croyez?

— Mais ce sera tout le bout du monde.

— Cinq minutes!... rien que cinq minutes! »

Vous verrez un peu plus loin à quel point la pauvre petite baronne de Roncherolles avait raison de se désoler.

Lucien de Villeroze est parti pour Dreux à 9 heures 45 minutes, seul, dans un coupé qu'il a loué. Une plaque protectrice défend l'entrée

du compartiment. Les choses vont bien jusqu'à Saint-Cyr; mais voilà qu'une pensée effroyable renouvelle toutes ses terreurs. S'il allait trouver dans la gare en arrivant à Dreux le fâcheux qu'il a fui? Le monstre n'est pas homme à lâcher facilement sa proie. S'il suffisait de croiser le fer pour s'en débarrasser, Lucien n'hésiterait pas, mais on ne trouve pas des épées dans toutes les gares, et ce serait perdre un temps précieux que d'en chercher. Que faire? A *Plaisir-Grignon*, Lucien subitement inspiré s'est frappé le front. Le remède est trouvé; il est sûr, mais héroïque et désagréable. A *Marchezais*, il a quitté le train. Marchezais est à 12 kilomètres de Dreux.

« Je ferai facilement un kilomètre en dix minutes, se dit-il; je vais ce train-là en chasse, avec le fusil et le carnier. Il est 11 heures 50 minutes, à 2 heures je serai arrivé. C'est bien le diable si mon fâcheux n'a pas quitté la gare. Il n'y a pas une seconde à perdre, en route! »

Et le voilà parti, allongeant le pas, dévorant le chemin, demandant à tous les passants s'il est sur la bonne voie, afin de ne rien abandonner au hasard. La campagne lui sourit en pure perte. Il faut qu'il arrive à heure fixe; rien ne doit plus le retenir. Ce qui l'attend au bout du chemin, voilà bien des semaines qu'il le convoite. Jamais il n'avait supposé que son

rêve pût se réaliser. Puis, tout à coup, le ciel s'est entr'ouvert à l'horizon... et c'est là qu'il court. Allez donc l'arrêter! Des mois, des années peut-être suivront inutilement les vingt minutes d'ivresse que le sort, en veine de largesse, lui concède. Qui sait si cette félicité suprême ne sera pas unique dans sa vie? Il importe du moins que rien ne l'entrave, que rien ne l'abrège. A chaque instant, il consulte l'heure. Il a fait les premiers kilomètres en neuf minutes. Il courra, s'il le faut.

A moitié chemin il aperçoit une carriole dont le cheval s'est abattu. Le cocher jure et se démène, impuissant à remettre seul sa bête sur pieds. « Voilà un aimable bourgeois qui va me donner un coup de main, » dit-il, en souriant, à Lucien. Mais celui-ci passe indifférent, sans se soucier de l'homme ni de la bête.

Plus loin, c'est une vieille maigre et ridée, chétive et misérable, qui l'appelle au bord de la route. Le fagot qu'elle portait a glissé de ses épaules et elle attend qu'un passant charitable lui vienne en aide. Lucien ne la voit ni ne l'entend. Sans plus se soucier de ses imprécations que de ses prières, il poursuit son chemin.

Ils sont féroces, les amoureux!

La ville de Dreux lui apparaît enfin au bout du chemin. Ruines et cadavres y gisent côte à côte sous la verdure. Que lui importent les

tours renversées par Henri IV, les princes renversés par la révolution? Son rêve plane dans un ciel bleu pointillé de colombes, et rien ne peut l'en distraire.

Il est 1 heure 30 minutes à peine lorsque Lucien arrive radieux sur la place de la gare. Il a fait en une heure et quarante minutes les douze kilomètres qui séparent Marchezais de Dreux. C'est bien marcher pour un Parisien. Il est vrai que ce Parisien est amoureux.

Il se dirige vers une maison de riante apparence que suit un jardinet rempli d'ombre. Il la regarde avec soin, consulte les indications transcrites sur son carnet, puis, rassuré sur l'identité du logis, tire de sa poche une clef que lui a confiée le notaire. Il ouvre. Jamais conquérant n'entra vainqueur dans une capitale ennemie réduite à merci, avec plus d'orgueil et de joie. Il ne la connaît pas, la chère maison, et déjà il l'aime plus que toute autre. Le train qui vient de Bueil n'arrive qu'à 2 heures 33 minutes, Lucien a donc le temps de la visiter des pieds à la tête. Tout lui paraît parfait : l'humidité devient fraîcheur ; la banalité se transforme en simplicité de bon goût. Les dégâts permettront de refaire bien des choses... Marchander un pareil sanctuaire serait un sacri-

lège; ce serait offenser l'être aimé. Certes! il l'achètera, ce gentil refuge. Qui donc pourrait encore l'habiter, après qu'ils y auront échangé le premier baiser? M^{me} de Villeroze déteste la province et le voisinage des gares; tant mieux! Ce sera le logis du bon souvenir; le but de mille charmants pèlerinages. Si les propriétaires connaissaient mieux leurs intérêts, ils prêteraient tous leurs logis vacants aux amoureux.

Dans quelques instants le train entrera dans la gare. Deux minutes après, il la verra paraître sur la place, inquiète, rougissante, indécise, osant à peine lever les yeux pour reconnaître laquelle des maisons qui l'entourent est le refuge. Les persiennes grises, toutes soigneusement closes, la girouette avec son chasseur qui grince à tous les vents, le banc de pierre près de la porte, la glycine qui serpente sur la façade, seront pour elle autant d'indices certains. Elle pressera le pas, poussera la porte entre-bâillée et tombera pâmée dans les bras de son ami.

C'est, en effet, comme cela que les choses se sont passées.

Lucien qui l'a vue sortir de la gare s'est précipité dans le vestibule. Lorsque la porte a remué, le sang lui a monté du cœur aux tempes avec une telle violence, qu'il a dû s'adosser à la muraille. Elle est entrée, et comme il faisait un pas vers elle, elle lui a fait signe d'attendre.

Son regard était si doux qu'il a failli tomber à ses pieds. Elle a appuyé les deux mains sur son cœur, émue à ce point qu'un baiser l'eût tuée.

Alors il a donné un tour de clef; il a poussé le verrou et, marchant à reculons devant elle, doucement, doucement, toujours silencieux, il lui a montré le chemin d'une pièce voisine admirablement sombre. Là, elle s'est précipitée dans ses bras, haletante, comme furieuse, et tous deux sont demeurés embrassés, éblouis par les clartés sublimes qui rayonnaient en eux, insouciantes de toutes choses, perdus dans ces parages inconnus du vulgaire, où l'âme, affranchie de tout lien terrestre, absorbe en quelques secondes une éternité d'ivresse.

Lorsque leurs lèvres se désunirent, ils eurent peur. Il leur sembla que des heures venaient de s'écouler, que depuis longtemps le train était parti... La demie qui sonnait à la gare, les rassura un peu.

« J'ai vingt minutes de ma vie à te donner, murmura la petite baronne de Roncherolles; fais-en ce que bon te semble. Je ne m'appartiens plus. »

Lucien la prit dans ses bras et l'emporta.

Bien que les volets soient clos et les rideaux soigneusement tirés, je pourrais vous la dé-

crire, cette petite chambre, banale, il y a quelques minutes encore, et que ces deux êtres unis par l'amour viennent d'idéaliser. Ils se la rappelleront éternellement; et si jamais l'un des deux en sourit, la colère céleste, indécise encore peut-être, se concentrera sur lui.

Dans le bois-plain des volets, un trèfle est découpé par lequel se faufile un rayon de soleil. Il dore la couchette et baise les petits pieds cambrés de la baronne; ses fines chevilles aussi.

Deux fois Lucien a voulu parler.

« Nous avons l'avenir pour causer de ceci, lui a-t-elle dit; nous n'avons que des secondes pour nous préparer d'impérissables souvenirs. »

Ces mots sont les derniers qu'elle ait prononcés dans le département d'Eure-et-Loir.

L'heure sonne impérieuse. Il faut se séparer. Tout se brise en eux. Ainsi, ils auront vécu entièrement l'un à l'autre, dans cette ville inconnue, trente-deux minutes, et puis après, tout sera souvenir! Croyez-vous cela possible? L'espérance interviendra sûrement un jour ou l'autre. Aura-t-elle raison, l'intruse? Dans les cœurs de pacotille, les courtes liaisons seules ont chance de donner naissance à de longues amours.

La voilà qui traverse la place, l'œil aux aguets, préoccupée. Les plis de sa robe sont-ils discrets? Son visage n'a-t-il rien conservé des caresses reçues? Ses lèvres sont sûrement couleur de baiser; ses cheveux sont en désordre. On ne revient pas du pays des extases, de ces parages plus lointains que le soleil, sans avoir dans son allure quelque chose d'une étrangère. Tout la trouble, l'inquiète. Le monde entier n'est plus pour elle qu'un vaste cabinet de neuf mille lieues de circonférence, dans lequel un juge d'instruction immortel lui fait subir un interrogatoire embarrassant.

Dans le train, par exemple, la vie reprend peu à peu des allures plus modestes. Les cimes s'abaissent, les nuages se dissipent, les tourterelles retournent au pigeonier. Au bout de quinze kilomètres, Dreux est à deux mille lieues pour le moins; après Saint-Cyr, Dreux n'existe plus qu'au pays des rêves; après Asnières, on jurerait que Dreux n'a jamais existé.

On ne se met à table qu'à huit heures et demie chez le baron de Roncherolles. Tout le monde est en retard et personne ne se plaint. Le maître du logis n'en fait même pas la remarque. Cette mansuétude est absolument contraire à ses habitudes. Le dîner commence

froidement. Tout le monde demande à tout le monde ce que tout le monde a fait, et tout le monde évite de répondre.

Lucien de Villeroze dit en regardant le fond de son assiette avec une tendresse évidemment exagérée :

« Il y a de ces journées qui ne devraient jamais finir ! »

La petite baronne Constance de Roncherolles, qui se sent rougir, demande si l'on ne trouve pas qu'il fait affreusement chaud pour la saison.

Sophie de Villeroze trouve que sa meilleure amie ce soir a des couleurs charmantes et que la campagne paraît avoir été créée spécialement pour elle. La surprise que son mari lui a faite l'a ravie... Lucien en est désolé.

Quant au baron, jamais on ne l'a vu si radieux. Tout en lui est béatitude.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme, vous ferez bien de retourner souvent à Mortcerf, chez votre tante Élise. Il ne faut plus la négliger autant, puisque vous avez le courage de faire quarante lieues pour un baiser.



AMALTEA

PRINCESSE D'ANDALOUSIE

LÉGENDE

I. — Il y avait une fois une petite Reine qui régnait sur un petit peuple... un tout petit peuple d'un sujet.

Cette petite Reine était la seule bonne, la seule belle qui fût au monde ; ce petit peuple était le seul peuple soumis qui existât.

Jamais on n'avait vu un peuple et sa souveraine aussi unis.

La forme du gouvernement était une monarchie absolue. La petite Reine avait été élue par le suffrage universel de son sujet.

N'allez pas croire qu'elle avait eu besoin d'armée, de gardes champêtres, de préfets, de juges de paix, de commandants de gendarmerie, de tous les virtuoses électoraux pour escalader le trône... oh ! que nenni ! Elle vivait d'ailleurs dans des temps barbares où toutes ces bonnes choses étaient encore inconnues.